Miranda

Revue pluridisciplinaire du monde anglophone /
Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-speaking world

21 | 2020
Modernism and the Obscene

« Découvrir et partager » : Entretien avec Nicole Birmann Bloom, Chargée de mission, arts de la scène, au service culturel de l'ambassade de France à New York.

Entretien

Emeline Jouve

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/miranda/28302>

DOI : 10.4000/miranda.28302

ISSN : 2108-6559

Éditeur

Université Toulouse - Jean Jaurès

Référence électronique

Emeline Jouve, « « Découvrir et partager » : Entretien avec Nicole Birmann Bloom, Chargée de mission, arts de la scène, au service culturel de l'ambassade de France à New York. », *Miranda* [En ligne], 21 | 2020, mis en ligne le 12 octobre 2020, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/miranda/28302> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/miranda.28302>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2021.

Miranda is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

« Découvrir et partager » : Entretien avec Nicole Birmann Bloom, Chargée de mission, arts de la scène, au service culturel de l’ambassade de France à New York.

Entretien

Emeline Jouve

Liens

- 1 Cultural services of the French Embassy: <https://frenchculture.org/>
- 2 FACE Foundation: <https://face-foundation.org/>

Entretien

Figure 1

Nicole Birmann-Bloom.

Credits: N. Birmann-Bloom.

Emeline Jouve : Nicole Birmann Bloom, comment devient-on Chargée de mission au service culturel de l'ambassade de France à New York ? Pouvez-vous revenir sur votre parcours ?

Nicole Birmann Bloom : Mon parcours est un peu atypique... Enfin, peut-être pas tant que ça, car nous avons tous des parcours originaux et uniques, mais on peut dire que je me suis construite sur le tas, sur le terrain, et le cheminement a été progressif, graduel.

Je suis arrivée au service culturel, un coup de chance (oui, cela arrive !) à l'âge de 40 ans, en 1995. Je souhaitais rejoindre mon compagnon américain et j'ai postulé pour un poste d'assistante qui se libérait aux Services culturels de l'Ambassade de France à New York. Je n'avais jamais travaillé dans un service culturel d'une ambassade et ma vision de son organisation était assez floue, mais sans doute mon travail pendant près de 8 ans dans un organisme semi-gouvernemental d'un pays étranger à Paris, comme assistante, avait dû intéresser le secrétaire général qui m'a embauchée. En France, je travaillais dans un environnement non français, une culture différente (asiatique, en l'occurrence) à Paris. Arrivant au service culturel à New York, j'étais à l'étranger, mais avec des Français ; cela me faisait sourire.

E.J : Quel était cet organisme semi-gouvernemental ?

Nicole Birmann Bloom : Le Singapore Economic Development Board. Dans cette antenne parisienne, de 1987 à 1995, j'assistais deux directrices, toutes deux de Singapour (l'une expatriée, l'autre résidente en France) : j'ai découvert une autre culture, une autre façon de travailler.

E.J : Votre cursus scolaire vous prédestinait-il à une carrière dans les « affaires internationales », au sens large ?

Nicole Birmann Bloom : En fait, j'ai eu une formation de danseuse ; j'étais cependant loin de me considérer comme une danseuse. J'avais de nombreuses hésitations.

À partir des années 70, adolescente, j'étais particulièrement intéressée par toutes expressions artistiques (et notamment physiques : danse, théâtre de geste, mime...). Il me semblait évident que si je me confrontais à ces pratiques, j'apprendrai (sans savoir où elles pourraient me mener puisque c'était l'aventure...)... En anglais on parle souvent de « Dance or Theater as a source of knowledge ». J'ai suivi plusieurs formations équivalentes à un conservatoire, j'ai appris parfois brutalement, et d'autres fois avec tant d'émerveillement. J'ai suivi une formation de trois ans en France à l'école de Françoise et Dominique Dupuy, et entre 1976 et 1978, j'ai fait passage à New York qui m'a beaucoup marqué, tellement que 16 ans ont été nécessaires avant d'y retourner...

Et beaucoup plus tard, après avoir abandonné toute pratique de la danse, ou presque, et repris des études, j'obtins donc un emploi en répondant à une annonce parue dans le journal dans cet organisme semi-gouvernemental.

E.J : Quel type d'études aviez-vous alors repris ?

Nicole Birmann Bloom : Je souhaitais suivre une formation d'éducatrice spécialisée dans la continuité de ce que je faisais à cette période (je travaillais avec des enfants et adolescents dans les écoles et dans des centres culturels dans le cadre de programmes liés à l'éducation artistique et leur créativité me passionnait). J'ai postulé pour cette formation, mais mon dossier s'est perdu ; je l'ai appris plusieurs mois plus tard. Ne pouvant pas attendre, j'ai choisi de passer un B.T.S. d'assistante de direction car je maîtrisais deux langues étrangères. C'était une formation intense sur deux ans (avec étude du droit du travail, économie, marketing, gestion administrative et comptabilité). Ces deux ans m'ont beaucoup plu et ce B.T.S. m'a permis d'avoir accès à un emploi très rapidement. Pendant la première année de B.T.S., j'ai reçu une lettre confirmant mon acceptation à la formation d'éducatrice, mais c'était trop tard.

E.J : Votre appétence pour l'international remonte à votre enfance, n'est-ce pas ?

Nicole Birmann Bloom : Petite, puis adolescente, l'international, « l'ailleurs », tout ce qui pouvait me sortir de ma cellule, me motivait. Une façon de s'échapper mais aussi de découvrir autre chose. Ma mère travaillait dans une organisation internationale, l'O.C.D.E. (Organisation de Coopération et Développement Economique), où nous pouvions croiser des personnes de toutes nationalités : petite fille, j'étais fascinée ! À l'école, puis au lycée, l'histoire et les langues étrangères, les correspondances épistolaires avec une étudiante à Bali, les événements mondiaux tels que la guerre du Vietnam, la faim dans le monde, m'ont beaucoup touché.

J'ajouterai que mes deux parents étaient très ouverts aux expressions artistiques. Je leur suis très reconnaissante de l'éducation qu'ils m'ont donnée. Et à travers la danse, le théâtre, je pouvais voir le monde.

E.J : Pouvez-vous revenir au New York que vous avez connu entre 76 et 78 ? Comment décririez-vous la scène artistique de ces années-là ?

Nicole Birmann Bloom : Oh, c'était si nouveau ! À cette époque, j'ai 20 ans. Tout ce que je voyais était loin d'être basé sur la forme, sur la recherche d'un geste beau, d'une forme destinée au regard de l'autre ; il y avait plus d'ouverture dans les mouvements,

des approches créatives nouvelles ; en bref, tout allait plus loin. Avec ma culture française, je me sentais prisonnière de la forme, du geste bien fait, face aux Américains. En France, j'avais cependant participé à quelques ateliers de théâtre et de mouvement qui m'avaient changée. Par exemple, en 1974, j'avais suivi un stage à Genève avec une professeure venant des USA, Ze'eva Cohen, qui était accompagnée par une violoncelliste, Gwendolyn Watson. Nous avions des ateliers d'improvisation, elles deux me poussaient à aller dans le mouvement l'une avec sa musique déchaînée, l'autre en parlant ; il n'y avait alors plus de temps pour penser à une technique, à un geste dessiné, et au regard de l'autre... Une porte s'était ouverte...

À New York, entre 1976 et mon retour en France en 1978, j'avais l'impression qu'il n'y avait pas d'interdit, pas de jugement de l'autre dans les créations que je voyais. J'ai pu voir pour la première fois des artistes tels que Meredith Monk, Trisha Brown, Twyla Tharp, et écouter des musiques étonnantes. Et bien sûr des « events » de la Merce Cunningham Dance Company (MCDC) avec des danseurs formidables, tous différents, tous « animal » ; ils/elles étaient oiseaux, chats.... Il faut rappeler que j'avais découvert la MCDC pour la première fois au festival d'Avignon en 1976 et c'était la raison de mon séjour à New York. D'ailleurs, dès 1973-1974 (et principalement par le biais du Festival d'Automne qui venait d'ouvrir), j'ai pu découvrir des compagnies et artistes américains d'esthétiques et messages différents : Alvin Ailey Dance Theater Company (cette dernière même avant l'ouverture du Festival d'Automne si mes souvenirs sont bons), Alwin Nikolais, Martha Graham Dance Co., Jose Limon Dance Company, Bob Wilson, Lucinda Childs, Andy de Groat... C'était une autre énergie, les danseurs, *performers*, étaient fabuleux. J'étais donc bien motivée !

À New York, j'allais surtout voir de la danse, des performances, et moins de théâtre ; mes moyens étaient bien limités ; je ne bénéficiais pas de bourses comme cela aurait pu être le cas quelques années après, et je travaillais le matin, assurait des baby-sittings, et je prenais mes cours. De plus, New York était particulièrement dangereux à cette période, donc des sorties en solitaire, ce n'était pas possible.

Ce que je voyais à New York, c'était d'immenses possibilités, de nombreuses espaces (abstraites et physiques) à investir... Je n'avais pas conscience de cette échelle en France. Et puis à New York, « on discutait moins, on faisait plus » ; c'était la méthode « *do it* ».

Oui tout était grand ; ces espaces immenses étaient nouveaux pour moi, parisienne.

E.J : Entre votre départ à la fin des années 70 et votre retour dans les années 90, est-ce que vous vous teniez au courant de ce qui se passait à New York ou avez-vous perdu le contact jusqu'à votre retour en 1995 ?

Nicole Birmann Bloom : Oui, depuis Paris, mais par période et principalement dans le cadre du Festival d'Automne, ou en lisant des articles sur la scène new-yorkaise et américaine, mais cela me rendait un peu triste. J'étais partie de New York avec regret en 1978, et rapidement, parce que la vie y était trop difficile. Je n'ai pas gardé de contacts avec les personnes rencontrées à New York, à l'exception d'une personne et deux professeurs, qui, français d'origine, sont revenus vivre en France : Kilina Cremona qui a formé de nombreux danseurs français, puis Roger Meguin.

À Paris, je restais très « accrochée » au travail de la compagnie de Merce Cunningham, mais je me tournais aussi vers la création venant de pays européens. En fait, ce qui me motivait le plus dans les années mi 80 début 90, finalement, c'était

toujours le travail de Merce Cunningham, puis celui de William Forsythe (un autre américain, alors directeur du Ballet Frankfurt), de Maguy Marin également, les mises en scène de Patrice Chéreau, le « move » de Michael Jackson, des textes de théâtre... Parmi les chorégraphes français, j'avais un peu de mal à m'y retrouver revenant de New York. J'étais revenue fascinée par la capacité des chorégraphes, des performers américains à « prendre l'espace » (c'était le terme souvent utilisé), par leur exploration du mouvement sans partir d'une histoire, d'un narratif ou de sentiments, mais à partir du mouvement seul (même si celui-ci a finalement une histoire et/ou finit par en créer une nouvelle).

Peu à peu, j'ai essayé d'oublier ces années qui avait précédé mon retour en France : j'avais laissé tomber la danse et les pratiques artistiques. Je voyais peu de créations, c'était presque douloureux et je m'en détachais volontairement.

E.J : Quand vous arrivez en 1995, plus de 15 ans après cette douloureuse séparation avec la ville, quel est le New York artistique que vous découvrez ?

Nicole Birmann Bloom : Une ville plus « relaxe », plus propre, mais encore plus bruyante, plus compétitive, où l'argent est roi. Assez rapidement, je découvre des réseaux, des communautés, dans cette ville immense. En danse par exemple, c'est finalement un petit réseau, compétitif certes, mais une communauté qui se serre les coudes quand il le faut.

Dès le début, je redécouvre la vie artistique par la musique, puis très vite par la danse, et après le théâtre.

Je découvre Steve Paxton dont j'avais beaucoup entendu parler mais curieusement je n'avais jamais vu son travail en France, et surtout je ne l'avais pas vu danser. De la fin des années 90 et jusqu'à 2016 environ, ce sera une effervescence: Wally Cardona, Dean Moss, Urban Bush Women, Bill T. Jones (déjà sur la scène depuis quelques années), Ronald K. Brown, Tere O'Connor, Stephen Petronio, plus tard Trajal Harrell, Sarah Michelson, Okwui Okpawasili, Miguel Gutierrez, Kimberly Bartosik, Faye Driscoll, Heather Kravas, les retours de Deborah Hay, Yvonne Rainer, et les créations du Wooster Group, d'Elevator Repair Services, Big Art Group, Big Dance Theater, Richard Maxwell, des auteurs comme Will Eno, Tony Kushner, Christina Masciotti, les auteurs. e. s afro-américain. e. s comme Suzan-Lori Parks, Jackie Sibblies Drury, et récemment Jeremy O'Harris... Je découvre aussi le travail d'Alonzo King et Keith Hennessy (basés sur la côte ouest) et je continue de découvrir ce qui vient d'Europe pour mieux comprendre les différences. Je m'intéresse bien sûr de près à la création venant de France, ou d'artistes soutenus par les organisations culturelles françaises, puisque cela fait partie de mon travail.

Et pendant plus de 20 ans, j'absorbe : j'écoute, je vois, sans forcément tout comprendre, même maintenant 10, 20 ans plus tard, mais je continue de tisser des fils pour mieux cerner ce que j'ai vu, entendu dans le contexte américain, un environnement d'une grande complexité et tellement rude. C'est aussi une façon pour moi de mieux comprendre ce qui se passe dans le monde.

E.J : Revenons à votre travail à l'Ambassade. En 1995, vous devenez donc assistante aux Services culturels de l'Ambassade de France à New York. Comment la transition entre assistante et chargée de mission s'est-elle faite ?

Nicole Birmann Bloom : Embauchée comme assistante du secrétaire général, je dois avouer que mes fonctions n'étaient pas très palpitantes. Mon travail était

principalement du suivi administratif, ce qui ne me dérangeait pas cependant ; j'avais aussi beaucoup moins de travail que dans mon emploi précédent mais c'était aussi une nouvelle vie. Tout allait changer en 1999. Le département des échanges artistiques créait un nouveau programme pour promouvoir les auteurs dramatiques contemporains français aux États-Unis. La responsable de ce département et la direction souhaitaient une personne pour assurer la continuité. J'ai proposé d'être cette personne ; la direction a approuvé et j'ai rejoint l'équipe dans un premier temps comme assistante de trois personnes (deux chargés de mission, une attachée culturelle) puis quelques années plus tard, je suis passée chargée de mission arts de la scène.

Le défi pour moi a été de naviguer entre cette structure gouvernementale avec des changements de direction fréquents (tous les 4 ans), et une profonde motivation à développer les échanges culturels, à être sur le terrain et à l'écoute, pour découvrir et comprendre.

À partir de 1999, les années se sont enchaînées. Peut-être un jour, on les nommera les « golden years » en raison de la dynamique et de la richesse des échanges, des appuis financiers qui les accompagnaient. Et il ne s'agissait pas seulement de développer des projets d'artistes français aux USA ou d'artistes soutenus par les institutions françaises, mais aussi d'être dans un dialogue.

En tant que chargée de mission, j'ai pu fusionner ma formation artistique et ma pratique de gestionnaire. Elle s'est faite naturellement... C'est, je dois l'avouer, magnifique, j'ai eu beaucoup de chance.

Avec la pandémie et les bouleversements que nous traversons, ces échanges prendront de nouvelles formes, il y a tant à revoir maintenant pour construire le monde de demain. Avec le recul et ma longévité au service culturel, bien que je ne me sente pas nostalgique, je réfléchis souvent à ces années pour imaginer l'avenir.

E.J : Pouvez-vous brièvement présenter les types de missions qui sont les vôtres ?

Nicole Birmann Bloom : La pandémie que nous traversons et ses conséquences entraîneront sans doute la révision de certaines de nos missions, au service culturel, mais ces dernières années, celles qui me concernent ont été multiples, mais c'est aussi un travail d'équipe que je détaille un peu plus bas.

Difficile d'être brève. Je pourrai résumer les missions en six points :

1. La mise en relation entre les partenaires américains et les artistes français du secteur du spectacle vivant (théâtre, danse, cirque, arts de la rue, marionnette...) ainsi que des artistes soutenus par des institutions culturelles françaises (par exemple, les artistes du continent africain). Cette mise en relation s'articule avec le développement en amont de voyages de curateurs et présentateurs pour découvrir les créations de ces artistes, puis par la suite, avec l'accompagnement au montage d'une tournée (notamment dans le cas où l'artiste ou la compagnie n'a pas d'agent) ou d'une résidence. Le degré d'investissement varie en fonction du projet.
2. La promotion de textes d'auteurs dramatiques (aide à la traduction, diffusion) et montage de mises en espace avec des partenaires américains, et l'accompagnement de ces productions.

3. La participation à l'organisation d'événements (par exemple « La nuit de la philosophie et des idées »), ou de festivals de danse, de théâtre en collaboration avec des institutions partenaires en France et aux États-Unis (comme « France Moves » en 2001, « Act French » en 2005, « Dance : A Festival of Performances and Ideas » en 2014, etc.). Dans le cas de ces derniers, la coordination de la part du service culturelle est importante (programmation, budget, tournée, communication).

4. La communication autour de ces projets, de la présence française en général (article, e-blast, e-newsletter, interviews, recueil de témoignages, brochures).

5. La participation à l'animation du réseau sur un territoire immense. En plus de New York, il y a actuellement 9 services culturels aux USA. Ces services culturels sont composés d'un attaché culturel et d'un ou deux adjoints en fonction de la circonscription ; ils sont rattachés aux consulats, soit à Chicago, Boston, Atlanta, Miami, Houston, La Nouvelle-Orléans, Los Angeles, San Francisco, et également à Washington, à l'Ambassade. Le poste de New York a une vocation fédérale avec les grandes lignes stratégiques données par le Conseiller culturel.

Bien que l'attaché culturel en circonscription a une certaine autonomie et des priorités établies avec le Conseiller culturel en fonction du terrain, il y a une coordination importante à suivre sur l'ensemble du réseau, qui parfois s'articule avec celle du réseau canadien notamment dans le cas de la circulation des artistes et des auteurs. Par ailleurs le budget des services culturels est géré à New York. À New York, les attachés culturels et les chargés de mission sont des spécialistes dans leur discipline et donc accompagnent chaque attaché en circonscription sur le territoire en fonction de la nature et du contenu du/des projets développés.

6. La coordination des programmes FACE Contemporary Theater et FUSED en partenariat avec FACE Foundation (appel à projets, suivi des dossiers, budget, rapport, communication, etc.). Les grandes lignes directrices de ces programmes seront certainement revues à l'automne 2020.

E.J : Vous évoquez les « golden years » de vos fonctions. Ces années « enchantées », si je puis dire, correspondent donc aux premières décennies du XXI^e siècle, avant la crise sanitaire ?

Nicole Birmann Bloom : Oui je dirais entre 1999 et 2019 avec un rythme soutenu actuellement remis en cause, non seulement en raison de la pandémie mais aussi en raison de l'écosystème de ces échanges qui doit être repensé. L'une ne va pas sans l'autre et le signal d'alarme avait déjà été tiré.

E.J : Que voulez-vous dire par « écosystème » ?

Nicole Birmann Bloom : La relation entre art et argent, entre production et consommation et par conséquent, les excès, les défis du XXI^e siècle comme la protection de l'environnement. De nombreux artistes, et des compagnies en ont bien conscience.

Pour revenir au sujet des « golden years » j'aimerais ajouter que si ces dernières années, les fonds publics ont diminué, le service culturel aux USA de son côté continue de lever des fonds privés (aux USA comme en France) pour développer ses activités. Sans cette levée de fonds, nos activités seraient très réduites. Donc mon travail est un travail d'équipe. Par exemple, le poste de chargé. e du développement a été créé en 2001. Il ou elle travaille directement avec le Conseiller culturel et FACE

Foundation (l'organisation de droit privé américain, partenaire du Service culturel, capable de recevoir ces fonds), et nous. Nous travaillons également en partenariat avec l'Institut français à Paris, en adaptant les programmes et en renouvelant les initiatives. C'est indispensable.

E.J : Pouvez-vous expliciter la fonction et le fonctionnement de Fondation FACE ?

Nicole Birmann Bloom : Il y a plusieurs programmes hébergés par la Fondation FACE (*French American Cultural Exchange*). Pour le secteur des échanges artistiques, les quatre principaux sont *Etant donnés Contemporary Art*, pour les arts visuels, *Jazz & New Music*, pour le champ musical, et les deux pour lesquels je suis impliquée, *Contemporary Theatre* et *FUSED (French-US Exchange in Dance)*. La coordination de ces programmes est suivie par les chargés de mission supervisés par un attaché culturel. Ils répondent à une politique de coopération culturelle de promotion de la scène française contemporaine aux États-Unis et de soutien aux échanges artistiques entre la France et les États-Unis.

FACE Contemporary Theater existe depuis 1999, à l'initiative de l'Institut français (l'institution partenaire des services culturels, affiliée au Ministère des affaires étrangères et dédiée à la promotion et coopération culturelle et éducative française et francophone dans le monde.) Comme les autres programmes, il fonctionne avec un appel à projet, puis la sélection par un comité d'experts indépendant et la distribution de bourses. Dans ses premières années, *FACE Contemporary Theater* (qui portait alors un autre nom) se concentrait sur la diffusion de textes d'auteurs dramatiques contemporains et les productions de ces auteurs. Ce programme a évolué assez rapidement pour s'ouvrir à des nouvelles formes, plus hybrides, du spectacle vivant, répondant aux intérêts des curateurs américains et aux développements de la scène française et vice versa, car une des caractéristiques des deux programmes *FACE Contemporary Theater* et *FUSED* est leur bilatéralité, c'est-à-dire qu'ils soutiennent également des artistes américains en France, en fonction du budget disponible. À ce jour, *FACE Contemporary Theater* soutient des projets non seulement de théâtre de texte, mais aussi ceux des arts du cirque, de la marionnette et du théâtre de rue, ainsi que des résidences. Il a permis de soutenir des artistes tels que Philippe Quesne, Joris Lacoste, Gisèle Vienne, Pascal Rambert, Fabrice Melquiot, Yngvild Aspeli, Raphaëlle Boitel, Koffi Kwahulé, Dorothee Munyaneza, Daniely Francisque, le BEGAT Theater, Aurélien Bory, et parmi les Américains, Richard Maxwell, pour n'en citer que quelques-uns. Toutes ces années, ce programme ainsi que le programme *FUSED* ont été essentiels à la coopération, très dynamique, entre les institutions culturelles américaines et françaises, et aux échanges entre artistes, compagnies et collectifs. De son côté, le programme *FUSED* a permis à des artistes tels que Rachid Ouramdane, Christian Rizzo, Emmanuelle Huynh, Nacera Belaza, Bouchra Ouizguen, Anne Collod, Jérôme Bel, Kader Attou, ou encore Trajal Harrell, Liz Santoro, de présenter leurs pièces. Ces deux programmes bilatéraux ont pour mission de soutenir des artistes français pas ou encore peu connus sur le territoire américain, et réciproquement pour les artistes américains en France. Ils permettent notamment aux curateurs américains, soucieux de la prise de risque qu'il ou elle pourrait prendre en présentant un artiste peu connu de réaliser leur projet avec un encouragement financier, dans un environnement économiquement fragile.

E.J : Les systèmes français et américains sont très différents. Les modalités de financements de l'art ne sont pas les mêmes d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. De plus,

les réglementations du travail des artistes ne sont pas les mêmes dans les deux pays. Pouvez-vous nous présenter ces différences ?

Nicole Birmann Bloom : Nous utilisons d'autres termes, nous parlons du « non-for profit theater » versus « for-profit theater » aux USA. En français, la traduction la plus fidèle serait « non commercial » versus « commercial ». L'un cherche à faire du profit, l'autre pas, et s'il en fait dans le cas du « non-for-profit », le profit est reversé à l'organisation. Le terme « Mainstream Theater » c'est ce que nous utilisons pour parler des théâtres, salles de spectacles avec une programmation grand public, en général qui ne prend pas trop de risque, mais qui peuvent être « non-for-profit » également. C'est un tissu assez complexe formé de plusieurs réseaux (centres d'art contemporain, salles de spectacles plus grand public, etc.) et il y a de nombreux croisements entre le secteur non-for-profit et for-profit. Ce ne sont pas deux mondes qui s'ignorent, loin de là, et nous travaillons avec l'ensemble de ces réseaux.

Effectivement le financement est différent. En France, l'apport des fonds publics est très important. Aux États-Unis ils représentent environ de 1 à 10 % : le financement de la culture et de la création artistique (comme d'autres secteurs) est principalement assuré par le mécénat en provenance de fondations privées, de particuliers et de sociétés (« corporations »). Le statut des artistes et techniciens est également différent (syndiqués ou pas) ; certains font le choix de ne pas être syndiqués ce qui leur laisse une plus grande liberté, d'autres le sont. Être syndiqué représente un minimum de protection dans un pays où le système d'assurance maladie est complexe et coûteux ; il permet de respecter un seuil d'un salaire décent.

E.J. : J'imagine que ces différences, qui sont certes des richesses, peuvent être des obstacles aux échanges internationaux. Est-ce en effet le cas et si oui, comment parvenez-vous à les dépasser ?

Nicole Birmann Bloom : Je ne sais pas si nous arrivons à dépasser ces différences, mais plutôt on s'enrichit de ces différences et nous nous adaptons. Ce qui importe dans le montage d'un projet, d'une tournée, c'est de travailler ensemble avec la compagnie en France par exemple et les partenaires américains. Oui, il y a des difficultés financières, des obstacles à la circulation (visa de travail parfois difficile à obtenir, des dossiers à remplir pour un accord), mais si le désir et les énergies sont là, on y arrive. Cela semble naïf ce que je dis, mais très souvent, je reviens à ces notions basiques. Peut-être c'est cela « dépasser les obstacles ».

E.J. : La mise en place d'une fondation pour financer les arts est inspirée de la culture américaine, n'est-ce pas ? Diriez-vous que le financement des arts et la valorisation d'artistes français s'« américanisent » et que les fonds privés sont l'avenir du sponsoring artistique ?

Nicole Birmann Bloom : Inspirée de la culture américaine, oui et non car la recherche de mécénat pour les artistes existe depuis longtemps en Europe également, mais la Fondation FACE est essentielle. Le service culturel, ici à New York et pour l'ensemble du pays, a été pionnier dans cette démarche de levée de fonds, me semble-t-il. Depuis longtemps, le service culturel en partenariat avec la Fondation FACE (elle existe depuis les années 50 mais sous un autre nom, et était, dans un premier temps, dédiée à la promotion du film français) a recherché l'accompagnement de sociétés ou fondations pour soutenir ses programmes et projets. Il y a eu de nombreuses initiatives année après année (et c'est toujours le cas). Le financement public français, même important, ne suffit pas à répondre à une dynamique ambitieuse dans un pays où le coût de la vie est élevé, surtout dans les grandes villes, coût auquel

s'ajoute les transports internationaux, ou encore, ces 15 dernières années, des frais élevés de visa de travail, obligatoires, pour les compagnies étrangères présentées aux USA. Les artistes peuvent baisser leurs cachets (jusqu'à un seuil décent) mais les coûts de transport et de visa, non.

Des transitions, des évolutions seront nécessaires, surtout après la crise que nous traversons, mais il y a un équilibre à maintenir... C'est comme une maison, tu l'as construit pour qu'elle tienne, même si tu recherches de nouvelles formes extraordinaires, il y a toujours une capacité d'adaptation en évolution, sinon elle s'écroule.

Donc le mécénat privé, oui, c'est important pour maintenir cet équilibre, et surtout ce dialogue entre deux, plusieurs cultures. J'espère que les grandes fortunes seront encore plus généreuses que ces dernières années, mais vraiment encore plus !

Je ne suis pas à l'aise pour parler des relations entre art et argent dans nos sociétés actuelles (occidentales notamment). C'est un conflit : je l'ai ressenti quand je me formais à la danse, je le ressens toujours.

E.J : Les Américains sont-ils plus à l'aise pour parler d'argent ? Est-ce que vous diriez que la difficulté d'aborder l'aspect financier qui touche à l'art est un « mal » français ?

Nicole Birmann Bloom : Oui en général, les Américains sont plus à l'aise pour parler d'argent, mais un mal français, non je ne dirai pas cela. Je dirai humblement qu'il y a des approches culturelles différentes, et toutes font plus ou moins sens. Aux USA, pour le développement d'un projet, le budget est rapidement mis sur la table, ce qui est réaliste dans nos sociétés actuelles si nous souhaitons que ce projet puisse fonctionner au mieux. Concernant les artistes venant de l'étranger, les institutions culturelles américaines dans un environnement basé sur le mécénat, attendent souvent d'organismes comme les services culturels français, une aide financière. Ce n'est pas systématique, mais fréquent. Cependant un objet artistique ne se développe pas qu'avec de l'argent, mais avec des personnes humaines et ce n'est pas une marchandise.

Actuellement la crise que nous traversons révèle de nombreuses contradictions ; elles sont examinées, étudiées. Certaines réflexions me rappellent celles des utopies des années 70s. (anti-consumérisme, lutte contre le racisme, résistance contre un pouvoir établi régressif...)

E.J : Vous évoquez à nouveau la crise actuelle. Observez-vous des formes de résistances artistiques ? Comment est-ce que le théâtre survit aux USA et, en tant que chargée de mission, quels sont vos moyens actuellement pour maintenir le lien entre la France et les États-Unis ?

Nicole Birmann Bloom : Le théâtre américain, pour le qualifier, je pourrai utiliser les adjectifs « activiste » et « résistant ». Il survit tant bien que mal. Cette période de pandémie est difficile pour tous, dans le monde entier. Aux États-Unis, c'est 8.4 % de chômeurs (août 2020) actuellement et toutes les catégories de métiers, dont celles du secteur artistique, déjà précaires en temps normal, en pâtissent. Dès le mois de mars, de nombreuses structures, des fondations ainsi que des syndicats ont œuvré pour défendre ce secteur ; plusieurs organisations culturelles et des artistes ont pu bénéficier d'une aide minimale dans le cadre des plans de sauvetage (CARES Act) ; il est encore trop tôt pour parler des effets en 2021, mais les partenaires américains signalent qu'ils fonctionneront avec des budgets réduits ; les artistes eux de leur côté,

déjà habitués à une précarité, sont actifs et inventifs, me semble-t-il. Ensemble ils re-imaginent. Cet été, par exemple, dans l'État de New York, plusieurs initiatives ont vu le jour en espace ouvert et en respectant les consignes sanitaires (port du masque obligatoire, distanciation etc.), mais la saison d'automne pour le secteur du spectacle vivant, contrairement à ce que nous pouvons voir en Europe, est pratiquement 100 % en ligne.

La pandémie a rendu encore plus évidente les inégalités sociales, les assassinats de George Floyd (ce dernier filmé et vu par des millions de personnes dans le monde), de Breonna Taylor, Ahmaud Arbery, ont rappelé le racisme latent et systémique qui touche toutes les couches de la société y compris les institutions culturelles dans lesquelles la communauté BIPOC (acronyme pour *Black, Indigenous and People Of Color*) est sous-représentée. La discussion était déjà engagée mais ces récents événements ont accéléré les réflexions, les prises de position et les actions.

Quant à la place des échanges internationaux dans ce contexte, elle est également à revoir. La société américaine est en plein changement, en évolution. Nous le vivons au quotidien et c'est difficile d'en parler, surtout pour une personne dans ma position qui culturellement a un pied dans un pays, l'autre ailleurs. Actuellement nous pouvons noter que des directeurs artistiques blancs démissionnent pour que des homologues de la communauté BIPOC puissent assurer leur fonction. Les artistes se manifestent également. Et les États-Unis sont en pleine campagne présidentielle.

Et nos moyens au service culturel, ce sont surtout nos énergies, les idées, nos passions plus que les aides financières. À mon avis, c'est qui me semble le plus important, ainsi que la nécessité de vivre le moment présent, le comprendre avec sensibilité et attention pour pouvoir adapter... Il y a plein de projets en cours de développement et ils ne fonctionneront, ils ne verront le jour que grâce aux énergies de ces personnes, et à notre capacité d'adaptation. L'équipe de direction des services culturels y travaille... Je vous invite d'ailleurs à regarder le site [Frenchculture.org](https://www.frenchculture.org) pour suivre nos efforts d'adaptation.

E.J : Pour terminer, pourriez-vous nous confier ce qu'est, pour vous, la plus grande satisfaction dans votre métier ?

Nicole Birmann Bloom : Découvrir et partager avec les autres.

E.J : Nicole Birmann Bloom, un grand merci.

RÉSUMÉS

Entretien avec Nicole Birmann Bloom, Chargée de mission, Arts de la scène, au service culturel de l'ambassade de France à New York. L'échange a été conduit par courriel entre le 6 juillet et 28 août 2020.

Interview with Nicole Birmann Bloom, Program Officer, Performing Arts at the Cultural Services of the French Embassy in the United States. The interview was conducted by emails from July 6th to August 28th 2020.

INDEX

Keywords : Nicole Birmann Bloom, dance, diplomacy, France, New York, theatre, United States

Mots-clés : Nicole Birmann Bloom, danse, diplomatie, États-Unis, France, New York, théâtre

Thèmes : Theater

AUTEUR

EMELINE JOUVE

Maîtresse de Conférences

INU Champollion/Université Toulouse-Jean Jaurès

Emeline.jouve@univ-jfc.fr